

XIII.

Traditions de la Bretagne.

Qui jugerait le paysan breton sur son extérieur grossier, le croirait dépourvu de toute intelligence et de toute imagination; mais il se tromperait. Ces hommes si sauvages dans leurs apparences, si difficiles à émouvoir, à faire parler, sont pleins d'originalité et de poétiques instincts. La vie qu'ils mènent dans leurs habitations isolées, rappelle celle des patriarches de la Mésopotamie et des Arabes

(169)

des déserts. Allez, un soir d'hiver, quand la *fillerie* est réunie autour du foyer ou dans l'étable, et que le conteur est assis au milieu des femmes attentives, allez écouter leurs traditions, leurs légendes, leurs ballades populaires, et vous demeurerez émerveillé de la richesse de ces récits, dont aucune traduction ne peut rendre la prestigieuse variété ni l'incisive rudesse. Nous essaierons cependant d'en reproduire un que nous avons recueilli sur les lieux, en demandant grâce pour notre imitation, qui est loin de rendre la saisissante terreur de l'original.

L'AUBERGE BLANCHE.

Il y avait autrefois au Guerlesquin une auberge que l'on appelait l'*Auberge blanche*, parce que la façade en était toute blanche. Les aubergistes étaient d'honnêtes gens qui faisaient leurs pâques tous les ans, et on n'avait point besoin de compter après eux. Aussi tous ceux qui passaient s'arrêtaient à l'*Auberge blanche*, et les chevaux connaissaient si bien la porte de l'écurie, qu'ils s'y arrêtaient d'eux-mêmes.

Le remplisseur de coffres (*raz ar'h*) avait

commencé à rendre les jours tristes et courts. Un soir que Flock, le maître de l'*Auberge blanche*, était à sa porte, s'arrêta près du seuil un voyageur qui avait l'air d'un homme d'importance et qui montait un beau cheval qui n'était pas du pays. Il porta la main à son chapeau, et dit à l'aubergiste :

— Je voudrais à souper et une chambre pour moi seul.

Flock tira sa pipe et son chapeau, et il dit :

— Dieu vous bénisse, monsieur, vous auez à souper ; mais pour une chambre à vous seul, nous ne pouvons vous en donner, car nous avons là-haut six muletiers du haut pays qui s'en retournent à Redon, et ils ont pris les six lits de l'*Auberge blanche*.

Le voyageur dit alors :

— Mon Dieu ! brave homme, tâchez pourtant que je ne couche pas dehors. Les chiens trouvent un chenil ; il n'est pas juste que les chrétiens ne trouvent pas un coucher par un temps comme celui-ci.

— Monsieur l'étranger, repartit Flock bien mari, je ne sais que vous dire, sinon que l'auberge est pleine, sauf la chambre rouge.

— Eh bien ! donnez-moi la chambre rouge. Mais à ces mots, l'aubergiste se mit à se gratter la tête et à trembler ; car il ne pouvait donner la chambre rouge au voyageur.

— Depuis que je suis à l'*Auberge blanche*, dit-il enfin, il n'y a jamais eu que deux hommes qui ont couché dans la chambre rouge, et le lendemain leurs cheveux étaient blancs, de noir qu'ils avaient été la veille.

Le voyageur regarda l'aubergiste.

— Avez-vous donc des revenans chez vous, brave homme ?

— Il y en a, murmura maître Flock.

— Alors, à la grâce de monsieur le bon Dieu et de madame la Vierge ! Faites-moi du feu dans la chambre rouge, et bassinez mon lit ; car j'ai bien froid.

L'aubergiste fit ce qui lui était ordonné.

Quand il eut soupé, le voyageur souhaita une bonne nuit à tous ceux qui étaient à table, et il monta dans la chambre rouge. L'aubergiste et sa femme se mirent en prières ; car leur effroi était grand.

Cependant l'étranger était arrivé à l'endroit où il devait coucher, et il regarda autour de lui.

C'était une grande chambre toute rouge,

avec de grandes taches luisantes sur le mur, si bien que l'on aurait dit qu'elle avait été barbouillée avec du sang qui n'était pas encore sec. Dans le fond, il y avait un lit carré entouré de grands rideaux. Le reste était vide, et l'on entendait le vent qui soufflait tristement dans la cheminée et dans les corridors, comme la voix des âmes demandant des prières.

Le voyageur se mit à genoux, parla tout bas à Dieu, puis entra au lit sans crainte. Bientôt il s'endormit.

Mais voilà qu'au moment où minuit sonnait à l'église éloignée, il se réveilla, et il entendit ses rideaux qui glissaient sur leurs gables de fer, et qui s'ouvraient tout au grand, à sa droite. Le voyageur voulut sortir du lit, mais ses pieds heurtèrent quelque chose de froid. Il se recula... Il y avait là, devant lui, un cercueil avec les quatre cierges aux quatre coins, et par dessus, le grand drap noir semé de larmes blanches. L'étranger s'élança de l'autre côté de son lit pour en sortir.... Aussitôt le cercueil y passa et se trouva devant lui. Cinq fois il essaya de sortir ainsi, et cinq fois la châsse se plaça sous ses pieds, avec ses cierges et son drap noir semé de larmes. Le

voyageur vit que c'était un mort qui avait sa demande à faire. Il se mit à genoux dans son lit, et, après avoir fait le signe de la croix :

— Qui es-tu, mort ? dit-il ; parle, c'est un chrétien qui t'écoute.

Une voix sortit de la châsse et dit :

— J'étais un voyageur qui a été assassiné ici par ceux qui tenaient l'auberge avant l'homme qui y est maintenant : je suis mort en état de péché, et je brûle dans le purgatoire.

— Que veux-tu, âme en peine, pour te soulager ?

— Il me faut dix messes dites à l'église de Notre-Dame de Folgôat, par un prêtre en étole noire et blanche, puis un pèlerinage fait en mon intention, par un chrétien, à Notre-Dame-de-Rumingol.

— Tu auras les dix messes, âme en peine, et moi qui suis un chrétien, j'irai en ton intention faire un pèlerinage à Notre-Dame-de-Rumignol.

A peine le voyageur avait-il parlé ainsi, que les cierges s'éteignirent, les rideaux se fermèrent et tout rentra dans le silence. L'étranger passa le reste de la nuit en prières.

Le lendemain il raconta tout à l'aubergiste, et il lui dit :

Brave homme , je suis messire de Rohan , de famille noble s'il en est en Bretagne ; j'irai faire un pèlerinage à Rumingol , je ferai dire les messes , et l'assassin sera pendu aux fourches de justice. Ne vous inquiétez donc plus , car l'âme sera délivrée.

Un mois après , la chambre rouge avait perdu sa couleur de sang ; elle était redevenue blanche et gaie comme les autres , et l'on n'y entendait plus d'autre bruit que celui du vent , on n'y voyait plus autre chose que trois lits et un crucifix sur la cheminée.

LE RACHETEUR D'ÂME.

Il existe en Bretagne mille traditions dans le même esprit que l'*Auberge blanche* ; nous ajouterons , pour terminer , une seconde plus originale peut-être et plus empreinte du cachet breton.

Pour la comprendre , il faut savoir que les foires deviennent très souvent , dans notre province , le théâtre de rixes sanglantes qui se terminent par la mort de quelqu'un des

combattans. Le souvenir de ces meurtres se transmet dans les familles et occasionne des vengeances terribles.

Un soir, Ivon Kosquer sortait de son champ avec sa pioche sur l'épaule, et il regagnait le village de Plouïan, le front baissé. Son cœur était triste, car il s'était fait un grand vide dans sa famille; son père avait été tué huit jours avant, à la foire de la Martyre; tué d'un coup de *pen-baz* sur la tête selon l'usage du pays; son meurtrier était Pierre L'Escop.

Et comme il revenait vers Plouïan, Ivon pensait en lui-même; — Irai-je venger mon père comme doit faire un bon fils, irai-je tuer L'Escop dans la prochaine foire? Mais L'Escop est adroit et fort, il en a déjà frappé bien d'autres dans les *batteries*; s'il me tue, que deviendra ma mère et mes quatre sœurs? Et en songeant ainsi, son cœur devenait à chaque instant plus triste, et, semblable au chien que la rage va saisir, il sentait du feu courir dans ses veines.

Comme il détournait un chemin creux, il entendit une voix qui lui dit :

— Joie et santé à Ivon Kosquer, l'orphelin de Guillerm Kosquer.

Ivon releva la tête : c'était Pierre L'Escop.

— Dieu te pardonne, s'écria le jeune paysan, mais tu es un méchant homme, L'Escop, de venir rappeler à un fils que tu as fait mourir son père. Maintenant je vais être obligé de te tuer, car mon sang crie dans mes veines.

— Ne fais pas cela, Ivon Kosquer; je vais en pèlerinage à Saint-Jean-du-Doigt pour demander pardon à Dieu. Depuis que j'ai frappé ton père, les âmes de ceux que j'ai mis à mort me poursuivent : je les porte sur moi comme un fardeau, et je vais faire dire des messes en leur intention. Ainsi laisse-moi passer, fils de Guillerm Kosquer, si tu ne veux que ton père brûle en enfer pour l'éternité, car je l'ai tué en péché mortel.

— Scélérat ! s'écria Ivon hors de lui, c'est donc à toi que mon père devra ses tortures? C'est toi qui en as fait un damné! et je te laisserais te racheter de tes crimes? Non, meurs tandis que tu as sur toi le poids du sang.

En parlant ainsi, Ivon marcha sur le pèlerin qui voulut se défendre, mais en vain; le jeune homme enfonça la pioche dans sa tête

comme dans un champ labouré : Pierre L'Escop tomba et ne se releva plus.

A peine eut-il rendu le dernier soupir qu'Ivon sentit tomber sur ses épaules un fardeau qui le fit plier... Il crut que c'était l'horreur du sang qu'il avait versé et voulut fuir, mais le poids restait toujours sur lui. Alors il se rappela ce que lui avait dit le défunt, qu'il portait les âmes de ceux qu'il avait tués et qu'il allait pour s'en débarrasser à Saint-Jean-du-Doigt. Ivon effrayé se rendit donc au presbytère et raconta tout au curé.

— Mon fils, lui dit l'homme de Dieu, en tuant L'Escop vous avez pris ses crimes sur vous ; toutes les âmes qui étaient à sa charge sont maintenant à la vôtre, et vous avez même la sienne de plus. Accomplissez donc ce qu'il voulait accomplir, et allez vous soulager de votre fardeau au pied des autels.

Ivon partit aussitôt pour Saint-Jean-du-Doigt : mais en route il pouvait à peine marcher, tant sa charge était lourde ; et il croyait entendre des voix qui causaient ensemble et se disaient :

— Celui-ci est déjà bien fatigué, il ne pourra nous conduire jusqu'au lieu du pèlerinage où nous devons être délivrées.

Puis une voix reprenait seule :

— Sauvez-moi, Ivon, je suis l'âme d'un jeune homme qui a été tué en pensant à sa maîtresse, et non à Dieu.

Puis un autre :

— Sauve-moi, Ivon, je suis l'âme d'un vieillard qui a été tué en pensant à son argent, et non à Dieu.

Et plusieurs voix répétaient :

— Sauve-nous, sauve-nous, nous sommes les âmes de ton ami, de ton cousin, de ton père.

Ivon suait comme le Sauveur portant sa croix au haut du Calvaire ; il trébuchait à chaque pas et sentait ses forces le quitter : enfin il aperçut la flèche de Saint-Jean-du-Doigt qui s'élançait du milieu des arbres ; il fit un dernier effort... il entendit le bruit de la fontaine. -- Seigneur ! s'écria-t-il, sauvez ces âmes aux dépens de ma vie.

Et, se précipitant d'un élan surhumain, il arriva à l'église et en fit le tour à genoux... Le fardeau avait diminué, il recommença un second tour, puis un troisième, et à chaque fois, le poids d'une âme disparaissait. Enfin, au septième tour, il sentit qu'il était libre ; alors se repliant sur lui-même comme un

cheval qui a fini sa course et qui a mérité le repos :

— Seigneur, dit-il, je vous remercie de m'avoir exaucé.

Et en embrassant la croix de ses deux mains, il mourut en la baisant.

E. S.

XIV.

De la réputation d'honnête homme de Volney ;
Lettre de Volney et de Grimm à ce sujet.

Lorsqu'un apôtre de la philosophie et de l'impiété a terminé sa mission sur cette terre, ses amis, ou plutôt ceux qui avaient eu avec lui de criminels engagemens, s'empressent de jeter un voile officieux sur le scandale de sa vie. Aussitôt, par des discours funèbres où l'on fait couler des larmes hypocrites, par des notices historiques tracées d'une main qui a pressé au lit de mort la main défaillante d'un ami si vertueux, par de touchantes pré-